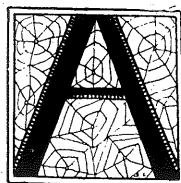


Une heure auprès d'Alfredo Casella



ALFREDO Casella vient de traverser la France en s'arrêtant à Marseille pour diriger un grand Festival de musique italienne. Il donnait, avec le *Concerto en ré mineur* de Vivaldi et les *Fontaines de Rome*, de Respighi, sa *Scarlattiana*, que Nijinski dansait il y a quelques années aux Ballets suédois de Rolf de Maré, et la première audition en France de fragments importants de la *Donna Serpente*, sa dernière

œuvre, créée récemment à Rome... Je rejoins le compositeur de la *Jarre* après qu'il a recueilli l'hommage vibrant d'un public un peu long à dégeler, mais finalement conquis et enthousiaste. Alfredo Casella devait quitter Marseille deux heures après son concert par le Calais-Méditerranée :

— Je vais en Angleterre donner douze séances de musique de chambre... Je pars à neuf heures. Venez dîner avec moi, au buffet de la gare. Nous bavarderons...

Gare Saint-Charles. Fumées, agitation, fièvre des aileurs : est-ce ma faute si tous les clichés dont les journalistes habillent depuis si longtemps les départs auxquels ils assistent sont ce soir d'un insolent à-propos, comme s'ils voulaient se venger du dédain qu'on leur inflige pour les punir d'avoir trop servi ?...

Mais voici Alfredo Casella... Silhouette mince. Dans un visage glabre aux traits durs, seul le menton déjà trop gras accuse des tendances prétorienne. Peu de gestes. Des manières sportives. Une façon américaine de branler la tête pour affirmer, de rejeter l'avant-bras en arrière pour écarter une idée gênante, ou le nom d'un confrère dont il aime mieux ne rien dire... Il parle un français impeccable, agrémenté de ces coquetteries que seuls peuvent se permettre des étrangers très cultivés.

Cet Italien est en effet un vieux Parisien. Venu en France à l'âge de treize ans, il y a vécu pendant dix-neuf ans, et n'est retourné s'établir définitivement à Rome qu'en 1915. Mme Casella, qui a été l'élève du maître avant de devenir sa femme, est Française...

On comprend, à voir cet homme, comment on peut être étonnamment jeune à quarante-neuf ans. C'est le premier pianiste de son pays. On a créé pour lui, au Conservatoire Sainte-Cécile, de Rome, un cours supérieur de piano, unique en Italie. Chef d'orchestre, il promène dans toute l'Europe une autorité sobre de gestes et riche d'intentions. Il a étonné bien des Marseillais attendus qui s'attendaient à voir un *maestro* chevelu au lyrisme déboutonné, et ont trouvé un conducteur presque immobile qui, ayant déployé toute son ardeur et mis toute sa science dans l'obscur travail des répétitions, semblait, par sa réserve, rappeler à certains chefs leur primitive fonction de « batteurs de mesure ». Compositeur enfin, il est un des chefs incontestés de la jeune école dont s'enorgueillit l'Italie et, depuis qu'il a produit la *Jarre*, son plus brillant représentant à l'étranger.

VOYAGES...

— Je suis venu plusieurs fois à Marseille... L'occasion de mon dernier passage a été une conférence sur la musique moderne, avec le concours de la violoniste Yvonne Giraud, devenue depuis Marquise de Casa-Fuerte, et animatrice du groupe si vivant de la *Sérénade*... J'ai toujours beaucoup voyagé, et je ne me repose nulle part aussi bien qu'en sleeping... J'ai été neuf fois aux Etats-Unis... Ma *Scarlattiana* a été créée en 1927 à New-York. Il y a en Amérique un public étrangement ouvert, tout à fait différent du public européen... Chez nous, on va au concert en critique, en juge, tandis que le public américain ayant décidé une bonne fois de faire une place à la culture immédiatement désintéressée, y va pour s'instruire des choses de la musique, un peu avec une mentalité d'écolier, un écolier docile et enthousiaste qui ne houterait jamais son plaisir, le plaisir d'apprendre.

L'éducation musicale des journalistes américains est par contre imparfaite... Figurez-vous qu'ayant déclaré à une jeune journaliste, venue m'interviewer, qu'on pouvait tout espérer d'un pays qui avait produit des poètes comme Edgar Poe et Walt Whitman, elle se fit épeler ces deux noms, et imprima le lendemain que « Mister Casella avait la plus



ALFREDO CASELLA

grande admiration pour Edgar Poe, le premier de nos compositeurs...

Et ceci se passait à Minneapolis, une ville d'un demi-million d'habitants...

J'ai été à plusieurs reprises donner des concerts en Russie avant la guerre... J'ai été reçu par Tolstoï, à Iznai-Poliana, un an avant sa mort... Depuis la révolution soviétique, je suis retourné à Moscou et à Leningrad, où j'ai reçu un accueil très chaleureux. Je suis le seul artiste italien que les Soviets aient nommé membre honoraire du *Syndicat rouge des beaux-arts*, distinction d'autant plus piquante que je fais naturellement partie en Italie des Syndicats intellectuels fascistes...

JE SUIS UN VIEUX JOURNALISTE

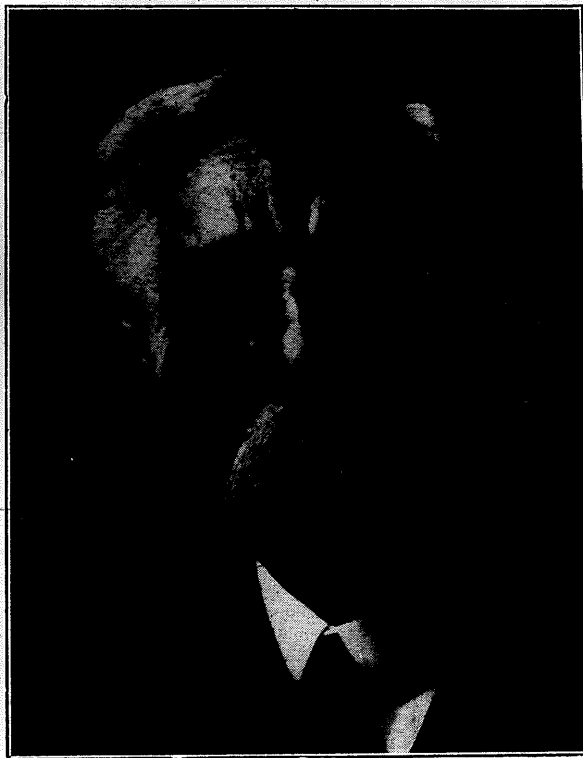
— Je suis, moi-même, un journaliste impénitent... J'ai assumé la direction de la page musicale de l'*Italia letteraria*... J'ai été pendant cinq ans le correspondant musical du *Christian Science Monitor*, dont le titre ne laisse pas deviner que de toute la presse américaine, il est peut-être l'organe qui a la plus haute tenue intellectuelle... J'ai collaboré, en France, à la *Revue musicale*, à *Comœdia*, au *Temps*... J'ai pris moi-même une interview, lors d'un de mes séjours aux États-Unis, mais d'un genre extra-musical, puisque mon patient était le financier Otto Kahn...

QUAND PH. GAUBERT ME PRETAIT SA BICYCLETTE...

— ... ?
— J'ai passé trois ans au Conservatoire, où j'ai été l'élève de Fauré pour la composition, et de Diémer pour le piano, en même temps qu'Alfred Cortot et Maurice Ravel. Ravel n'était encore que le jeune compositeur du *Quatuor* et de *Shéhérazade*... J'ai toujours eu pour lui la plus amicale et la plus fervente admiration. J'ai été à Paris, en fé-

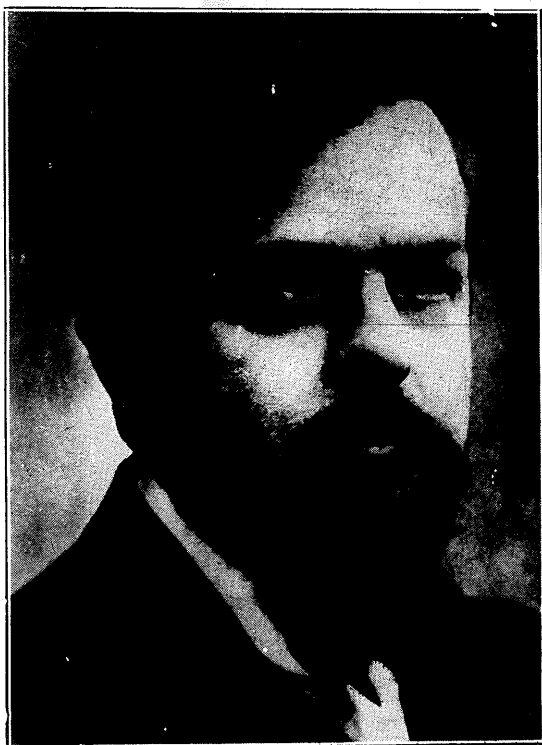
AUTOUR DE DEBUSSY...

— J'ai très bien connu Debussy que j'ai entendu souvent, chez lui, jouer ses œuvres, et qui voulait bien se dire satisfait de mes interprétations... En 1915, à l'occasion de l'entrée en guerre de l'Italie, dans un grand concert où il prêtait son concours, Solle Gaveau, il avait tenu à me con-



(Photo Choumoff.)

GABRIEL FAURÉ
qui fut un des maîtres d'Alfredo Casella



(Photo Nadar.)

CLAUDE DEBUSSY
avec qui Alfredo Casella fut lié

vrier 1915, un des créateurs de son *Trio*. En juin dernier, j'ai révélé au public italien, à la Scala de Milan, son récent *Concerto* avec Agosti au piano.

Nous n'étions pas riches alors, mais si heureux !... C'étaient les premiers temps de la bicyclette. Un élève de la classe de flûte, qui s'appelait Philippe Gaubert, mon condisciple dans la classe d'harmonie de Xavier Leroux, possédait un de ces magnifiques engins qui enchantaient Jules Lemaître... Il voulait bien me le prêter quelquefois, le dimanche... Les beaux dimanches... C'était grotesque et charmant.

fier le piano d'*Iberia*... Claude de France, comme l'appelait d'Annunzio, n'était pas un musicien, c'était le musicien à l'état pur... Un jour que j'étais chez lui, il reçut une carte postale de Manuel de Falla, n'apportant que de banales amitiés, mais au dos de laquelle figurait une vue de Grema-de, la célèbre *Puerta del Vino*... C'est sur cette simple évocation qu'il composa le fameux prélude qui porte ce nom. Cela doit faire réfléchir les littérateurs en mal de fantaisies descriptives... Debussy, qui n'a jamais dépassé Saint-Sébastien a écrit dans *Iberia* les pages les plus parfumées et les plus hallucinantes que l'Espagne — ou le prétexte de l'Espagne — ait jamais inspirées à un musicien. L'histoire des *Collines d'Anacapri* est plus curieuse encore... Il n'y a pas de collines à Anacapri, qui est un petit bourg perché sur un énorme rocher, aux flancs du mont Solaro, dans l'île de Capri... Mais le vin de Capri était célèbre ; Debussy s'était dit qu'il devait y avoir des côteaux dans les environs... D'où son titre... Ce mépris du pittoresque musico-géographique m'enchanté... Debussy aurait bien ri de certains exégètes.

Les littérateurs sont très mal placés pour comprendre la musique, bien que leur part soit grande dans le succès ou l'échec d'un mouvement musical, précisément par le manque de pertinence de leurs engouements ou par la puissance de leur dénigrement... J'aime mieux les mathématiciens qui sont, en général, en X, au centre de la musique... Je suis très lié avec Painlevé... Il n'y a qu'à propos du fascisme que nous ne nous entendions pas...

EN TOURNÉE

— J'ai fondé, en Italie, avec d'Annunzio et Malipiero, la *Corporazione di musica nove*, qui est la section italienne de la *Société internationale de musique contemporaine*... Nous avons promené en 1924 dans plusieurs grandes villes d'Italie, et avec un très grand succès, le *Pierrot Lunaire*,

de Schönberg. En 1927, j'ai dirigé *les Noces* de Stravinsky... Plus récemment, j'ai fait connaître en Italie la *Symphonie de psaumes* du même auteur... Dès mon retour à Rome, en mars prochain, je donne à Radio-Rome le *Concerto* de Ravel, avec une de mes élèves au piano... La musique française moderne a dans mes programmes une grande place, avec Debussy, Chausson, d'Indy, et, parmi les vivants Paul Dukas, Ravel, Albert Roussel, Honegger... Je n'ai pas besoin de vous dire les liens d'amitié qui me lient aux musiciens de l'ancien groupe des *Cinq* — aujourd'hui dissociés, mais de plus en plus appréciés du public... — et plus spécialement à Darius Milhaud, Poulenc, Georges Auric...

ENTRE LE VÉRISME ET L'IMPRESSIONNISME...

— Notre génération musicale est arrivée à l'âge adulte entre deux dangers qui menaçaient de l'étouffer: l'impressionnisme avec ses démarquages de Debussy et ses *ersatz* de *Pelléas* — et le vérisme, ce dernier étant d'ailleurs plus en vahissant en Italie qu'ailleurs part...

Réagir contre le vérisme était une nécessité vitale... Le vérisme consiste essentiellement à transporter sur la scène des sujets qui ne sont pas musicaux. C'est un mouvement qui n'est pas du tout, contrairement à ce que l'on croit couramment, spécifiquement ni même originiairement italien. La filiation en remonte au mouvement littéraire qu'a été le naturalisme français, avec Zola et Maupassant... En musique, c'est *Carmen*, œuvre par ailleurs admirable, qui est l'ancêtre du mouvement vériste. Avec *Carmen*, on mettait pour la première fois sur la scène lyrique un fait-divers : un sous-officier ensorcelé par une pierreuse...

Quand on juge le vérisme, il ne faut pas mettre sur le même plan un Mascagni, qui, pour une œuvre réussie, en a raté quatorze, ou un Leoncavallo — et un Puccini, musicien de grand talent, qui savait exactement ce dont il était capable, et dont certaines œuvres sont de la plus authentique musique.

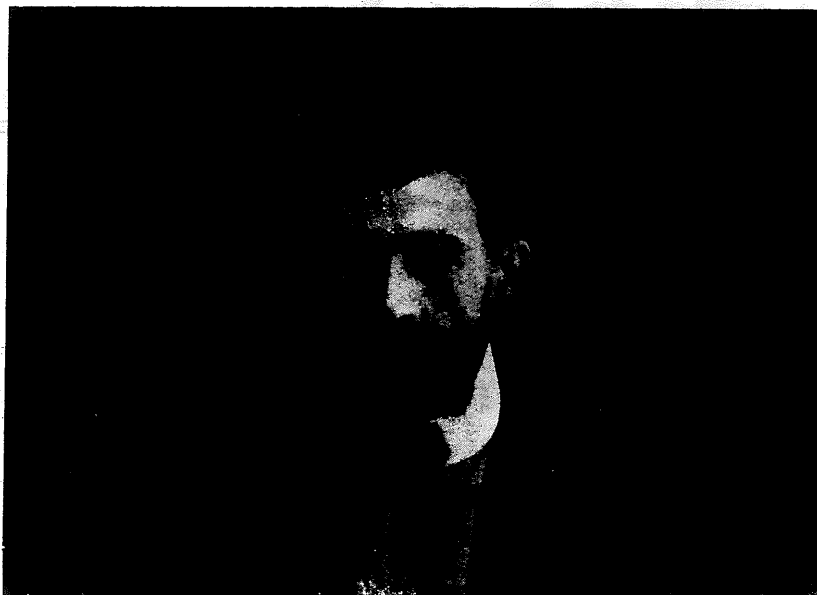
Dans toute l'Europe, on a senti, après la guerre, le besoin d'une musique plus vertèbrée. J'ai fait en Italie ce qu'ont fait en France les musiciens du groupe des *Cinq*, et en Espagne Manuel de Falla, qui a dû, en outre, dépouiller d'abord les restes de vérisme de la *Vie brève* avant d'arri-

ver au modernisme dépouillé des *Tréteaux de Maître Pierre*...

SI FAUST S'APPELAIT MARGUERITE...

— Mais avec le temps, les audaces de la veille deviennent les conformismes du lendemain, à travers la succession des étapes paires et impaires... C'est ce qui se traduit d'une façon un peu vaine, il faut bien le dire, dans la fré-

quence des « retours » à tel ou tel musicien, dont est encombrée toute une littérature de manifestes, aussi inutile qu'insuffisante; car, en musique, plus que dans tout autre art, il n'y a que les œuvres qui comptent... On a trop parlé du « retour à Bach » et on s'est trop étonné que des musiciens d'avant-garde aient préconisé le « retour à Gounod ». *Faust* est le prototype de l'œuvre qu'il ne faut plus faire. Mais celui qui a écrit la scène du jardin était incontestablement un grand musicien. Le malheur de *Faust* est de s'appeler *Faust*, et d'être écrasé par la comparaison implicite avec la grande œuvre de Goethe. Si *Faust* s'était appelé *Margue-*



MAURICE RAVEL
à l'époque où il fut le camarade d'Alfredo Casella

rite, son sort eût été tout différent...

— ... ?
— C'est, en effet, dans cet esprit que j'ai tenu à faire figurer dans le programme du festival de ce soir l'ouverture de *Guillaume Tell* qui enchantait nos pères et que, pour ma part, j'ai toujours aimée comme un morceau privilégié d'une jeunesse étonnante... Dès les premières mesures, voyez comme un seul violoncelle emplit la salle... Et l'orage si musclé, et cependant d'une incomparable dignité, sans parler de l'irrésistible *final*... Rossini ne doit pas être joué comme un musicien facile à qui on a fait la part belle quand on l'a utilisé dans les concerts digestifs des kiosques à musique des villes d'eaux... Je crois qu'on s'en est aperçu quand j'ai dirigé la *Cenerentola* à l'Orchestre Symphonique de Paris.

Au fond, il n'y a qu'une chose qui compte, la *musique*, qui se moque des modes et des écoles. « De la musique avant toute chose... »

... Mais avant toute chose, Alfredo Casella ne doit pas manquer son train, qu'on vient d'annoncer, et qui entre en gare sur ces dernières paroles. Congratulations. Adieux. Le Pullmann s'ébranle, et je reste seul sur le quai... Un train en marche, ce triomphe du rythme...

A. NICOLAI.

